

J'ai eu la chance d'assister à la remise du Grand prix national de la poésie à Claude Vigée, le 16 décembre 2013, à l'Hôtel d'Avejan, à Paris. Ce fut d'ailleurs ma seule rencontre physique avec le poète. Malgré son grand âge, perceait chez ce vieux monsieur sa présence simple et chaleureuse, tout autant que puissante qui éveilla en moi de l'admiration, mais aussi un sentiment de reconnaissance. Comme le besoin irréprensible de dire « merci ! ». Merci d'être un passeur du vivant, un « hébreu », au sens étymologique du terme, celui qui passe d'une rive à l'autre ; de ceux – et celles – qui font éclater les étincelles de vie, au plus profond de l'abîme parfois, ceux – et celles – qui se tiennent debout.

[...] « Renoncement seul : NON
rayé
du dictionnaire de ma soif !
J'appartiens au désir,
l'enfant-roi né sans maître,
engendré par le feu
avec lui seul pour père.

Sa voix m'appelle en balbutiant depuis l'autre rivage.
Passeur vers au-delà
où couve l'incendie,
homme d'outrance, Hébreu,
en toi je viens vers elle,
apportant mon visage.
Je retiens dans l'étouffement
du buisson de laine épineux
le feu du bélier noir
toujours fuyant
à l'horizon. [...]¹

« Le poète est toujours entre deux extrêmes : la célébration du monde et l'horreur du monde. C'est dans l'intime fusion de ces deux pôles que se trouve la vie »², disait-il. N'est-il pas perceptible aujourd'hui cet entre-deux, en ces temps où l'on ignore si l'on bascule du vivant au vital ? Lorsque le vivant, ce qui nous anime, nous nourrit corps et âme au plus profond, se réduit au strict nécessaire, à l'existence qu'est le vital,

1 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, in *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015. *Peut-être*, Revue poétique et philosophique, n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 292.

2 Cité par Henri Tincq, « Claude Vigée, le destin juif de tout poète », in *Le Monde*, 24-25 août 2003, p. 20.

ne peut-on craindre que ce dernier ne prenne finalement le pas sur lui ?... Mais, à y bien regarder, sait-on vivre ? Très conscient de la souffrance, l'ayant vécue dans sa chair après la perte de plus de la moitié de sa famille avec la Shoah, conscient aussi de la marche collective chaotique de l'humanité dont le patriarche Jacob est le parangon claudicant, Claude Vigée a choisi son camp. Loin de lui la propension à se complaire dans la noirceur, pas plus que dans le malheur ou la douleur. Vive, la source est là, prête à sourdre, tout comme la joie.

N'a-t-il pas été surnommé d'ailleurs « poète de la joie » ? Car pour ce musicien de la langue, « tout art procède d'un intense désir de joie [...]. L'œuvre d'art inclut en elle-même la joie enfin incarnée, qui ruisselle comme une musique lumineuse de son corps orchestral tout entier. »³. Le judaïsme profond, dont il était pétri, s'en repaît. Il suffit d'observer les *hassidim*, les pieux, ces mystiques juifs mouvant leur corps tout entier animé d'une joyeuse ferveur, dans la danse et les chants. Il y a de cela dans la parole de Claude Vigée. Les phrases, les mots vibrent, les blancs vibrent entre les mots, tout entiers habités par l'humanité de l'écrivain, émus de sa fragilité. Sa judéité exsude aussi car « Jacob et poésie ont le même destin, être juif ou poète, c'est tout un. »⁴ Et puis, silence...

Dans la nuit funéraire le cri du coq céleste
avec intelligence annonce-t-il le jour ?
Descends seulement d'un pas, encore un peu plus bas,
descends dans le roc noir :
jusqu'au petit matin, la sagesse est muette.⁵

3 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange* (En temps de guerre, 1939-1941), *ibid.*, p. 23.

4 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), *ibid.*, p. 300.

5 Claude Vigée, *Passage du vivant*, *ibid.*, p. 370.